ame, les contrariétés, l'incertitude du départ, la crainte de s'exposer de rechef aux sarcasmes, à la vengeance de ses ennemis, ramenaient dans son esprit toutes les noires pensées qui le tourmentaient à Bourgoin; elles l'accablèrent, plus sombres, plus cruelles que jamais. Cependant, la nécessité le pressait, il se mit en devoir de vendre cette collection de plantes qui lui avait coûté tant de peines, sa bibliothèque spéciale de botanique. Avec cet argent, il avait à payer la pension accordée par lui, depuis trois années, à M^{me} Gonceru, née Rousseau, sa tante; malgré sa misère, il s'acquittait toujours d'avance; il devait, d'autre part, faire face à ses dépenses, à ses besoins domestiques.

Dans cette position précaire, il lui arrivait encore de temps en temps d'oublier tous ses embarras, toutes ses inquiétudes, et, ses forces le permettant, il essayait de percer la neige, il bravait les frimats pour rechercher les lichens, récolter les mousses des bois d'alentour. Dans ses heures de solitude, il trouvait pour sa correspondance, pour les lettres, une activité plus grande.

Il communiqua son prochain départ à toutes ses connaissances, j'allais dire à tous ses amis, il leur fit savoir et même il annonça publiquement qu'il reprenait son nom de famille, celui de Rousseau; il composa plusieurs épîtres, plusieurs dissertations philosophiques pour le poète du Belloy, pour M. de Saint-Germain, pour une jeune dame qui lui demandait des conseils. Toutes ces pièces sont très curieuses; il revient, dans quelques-unes, sur sa vie toute entière, examinant, scrutant le passé; il juge sa propre conduite, ses principes, aussi bien que les actions, que les pensées de la plupart des personnages illustres avec lesquels il a vécu. Ces pages, empreintes parfois d'un sentiment de rancune et de haine contre les hommes en général, contre les grands, contre les Encyclopédistes en particulier, sont en quelque sorte une suite aux *Confessions*: sans doute, on ne peut admettre comme justes, comme